

Saison complète : la cosmogonie des machines

Alain-Martin Richard

Numéro 130, automne 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88959ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, A.-M. (2018). Compte rendu de [*Saison complète : la cosmogonie des machines*]. *Inter*, (130), 60–60.



> Saison complète. Photo : Emilie Dumais.

SAISON COMPLÈTE : LA COSMOGONIE DES MACHINES

► ALAIN-MARTIN RICHARD

Fidèle à sa manière, le Théâtre Rude Ingénierie a construit *Saison complète*¹ à partir de tensions explosives : les machins et machines en mal d'émancipation ainsi que leur cohabitation improbable avec les humains, mise en situation dynamique pour provoquer l'entropie et le chaos. Avec *Saison complète*, en ouverture du Mois Multi, il s'agit de recréer l'univers, en cinq mouvements. Rien de moins. La pièce est d'abord une installation dans le studio d'Essai de Méduse, le dispositif des matières premières commençant de lui-même à se métamorphoser. La scène expose un capharnaüm d'objets hétéroclites, poulies, engrenages, statuettes mortuaires au bord de précipices, aquarium, métier à tisser dont la fonction est de briser les miroirs, pompe-soleil-ostensoir, piano... À l'entrée, un grand disque de pierre, épais comme une meule, est attaqué par un marteau-piqueur. Cette opération grave effectivement le disque qui servira de bande sonore pour la suite.

Le spectacle se construit ensuite sur cinq soirées : quatre saisons et, le cinquième soir, reprise générale en version vidéo. C'est que, pendant les performances, un robot-vidéaste se déplace sur la scène, tel un œil inquisiteur. Il navigue à travers les objets et les performeurs, devenant lui-même entrave. Ce robot, surnommé Putchi, est le voyeur total, inséré dans la dynamique du spectacle auquel il participe. Le cinquième soir, il nous présente le film *Rafale*, fait d'indiscrétions, de gros plans, de plongées, le vidéaste s'étant immiscé au cœur des événements, les modifiant même par sa présence outrancière².

Chacune des saisons, au titre évocateur, se développe à partir des résidus de la précédente : « La source », « Terres brûlées », « Graines et cristaux » et « La nouvelle lune ». Les performeurs composent avec l'état des lieux. Le rituel de départ, repris chaque soir,

consiste, grâce à un système d'engrenages, à remonter une pierre qui sert de poids pour activer l'horloge-soleil. À travers des figurines mortuaires, des pesées suspendues, des instruments étranges, se développe un chœur précambrien. Une machine pour briser les miroirs assassine Narcisse, pendant qu'un langoureux spleen surgit de l'aquarium. Une femme porte des chandelles sur les bras, lumière initiatique vacillant dans la fragilité du corps. Des poids et contrepoids parlent de l'entropie et des changements de phase. Un gâteau annonce déjà un anniversaire hypothétique. La scène culmine dans les ébats d'un couple primal, pétri de désir charnel, mû par l'urgence de devenir, mais encore inapte à s'accoupler, ignorant du mystère premier de la vie.

La deuxième saison est celle du sacrifice et de la perte, vers la mise en dormance, la noyade, le retrait dans une grotte. Ailleurs s'effectue une danse sur le socle où les figurines se retrouvent incarnées dans le corps de la déesse. Le gâteau est immergé dans l'aquarium, la terre se prépare au sommeil hivernal.

Vient ensuite la saison du temps suspendu, entre la plantation et la germination, quand la matière fond, passant d'un état à un autre selon le principe d'entropie de la thermodynamique. Il s'agit de refaçonner la matière, par mutation et déstructuration. Avec la lenteur du cycle naturel de l'agriculture, un homme rampe dans la boue noire, portant sur son dos une femme-déesse, offrant au monde la première plante. Déméter d'une ère nouvelle, elle annonce les temps de l'abondance, prélude à l'avènement de l'humanité. Et puis voici qu'un demiurge moule des masques de sucre fondu sur les visages, aveuglant les prétendants de la race avortée.

Saison complète, ancrée dans ses engrenages d'horlogerie, propose une cosmogonie faite de fantasmes et d'hallucinations. Une dernière scène suggère la chute, l'échec. Les êtres suspendus dans le temps, façonnés dans la maladresse, par accident, trouvent au moment de leur élan primordial des obstacles insurmontables : ce sont des aveugles à l'ego broyé, déséquilibrés dans leurs pas, menacés d'enfermement et de noyade. Au moment d'entreprendre sa marche, l'une d'eux tombe, tombe et retombe dans les bras d'un compagnon épuisé. Tableau tragique d'une naissance avortée. La cosmogonie n'aura pas lieu. Et le chemin pour s'y rendre, en passant par toutes les barbaries, vient confirmer que nous sommes encore humains, terriblement humains, avec notre poésie, nos failles et notre désir d'éternité. La création du monde n'est pas une chose simple. ◀

Notes

- 1 Création, direction, dramaturgie, mise en scène, fabrication des dispositifs mécaniques et installatifs, conception musicale, éclairage et scénographie : Théâtre Rude Ingénierie. Assistance à la dramaturgie : Josiane Bernier. Conception vidéo : Alexandre Berthier, Théâtre Rude Ingénierie. Performance : Josiane Bernier, Bruno Bouchard, Philippe Lessard Drolet, Danya Ortman, Fabien Piché, Pascal Robitaille. Mixage audio : Mériel Lehman. Production : Recto-Verso, Théâtre Rude Ingénierie. Soutiens : Conseil des arts du Canada, Première Ovation – Danse.
- 2 « Ce qui nous intéresse, c'est la rencontre de ces deux entités-là : humains/machines... Nous avons des machines célibataires, autonomes. Nous voulons ensuite voir ce qui va arriver si on y joute des humains en action. Nous ne voulons pas *a priori* proposer une fable de l'homme en lutte contre la machine, mais seulement nous laisser surprendre par ce dialogue. » Philippe Lessard Drolet (Théâtre Rude Ingénierie), propos recueillis par l'auteur.